1812

VOYAGE PITTORESQUE
DE L'OBERLAND,

OU

DESCRIPTION
DE VUES PRISES DANS L'OBERLAND,
DISTRICT DU CANTON DE BERNE.

ACCOMPAGNÉE DE NOTICES HISTORIQUES ET TOPOGRAPHIQUES,

Avec quinze Planches coloriées, et une Carte itinéraire.

Par Philippe-Albert Stapfer

A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, RUE DE LILLE, N° 17;

et à *STRASBOURG*, même Maison de Commerce.

M. DCCC. XII.

Ruine d'Unspunne prés d'Interlaken.

RUINES D'UNSPUNNEN,

PRÈS D'INTERLACHEN.

Il est d'usage qu'on se récrie sur la barbarie et sur le malheur des temps où l'Europe était couverte de ces châteaux-forts dont les habitans ne reconnaissaient d'autre droit que celui de leur épée, et mettaient leur gloire dans des exploits qui aujourd'hui sont réprimés par la police, et punis par les tribunaux. Rien sans doute ne se présente sous des couleurs plus sombres à l'imagination de gens accoutumés au calme de l'ordre social et à ses douces jouissances; et ceux même que les souvenirs de ce bon vieux temps amusent le plus dans les romans, seraient les derniers à rappeler ce temps de leurs vœux. Cependant il n'est pas uniquement résulté du mal des siècles de la féodalité; c'étaient des temps de troubles et d'oppression, mais non d'avilissement et d'esclavage. Je m'explique. S'il se commettait beaucoup de vexations, on résistait aussi fortement à l'injustice; et ces chevaliers, toujours armés pour repousser les agresseurs, et ménagés par les princes, qui ne pouvaient rien faire de grand qu'avec leur coopération, ont incontestablement rallumé dans les âmes le feu sacré de la liberté que la monarchie romaine et la dégradation morale des peuples écrasés par ce colosse, avaient éteint parmi les nations civilisées. Nous devons à l'anarchie féodale du moyen âge les premiers germes du système représentatif, et l'esprit guerrier des nations franco-germaniques, deux inestimables bienfaits qui empêcheront à jamais la race humaine, en Europe, de tomber aussi bas, et d'être foulée, comme en Asie, par les plus vils esclaves d'un despote sans âme et sans lumières. Tous ces donjons qu'on rencontre en grand nombre, surtout dans les pays de montagnes, et qu'on n'envisage que comme des repaires de brigands, ont été des foyers d'énergie et d'indépendance, et sont devenus les élémens d'un ordre social, qui, long-temps après être sorti du chaos de la féodalité, sut en conserver toute la vigueur. Nous avons déjà eu occasion de remarquer que le sénat de Berne fut, dès l'origine, composé de barons puissans et guerriers, et que l'esprit militaire, la dignité et la noble fermeté qui ont toujours distingué le gouvernement de cette république, sont dus en grande partie à sa composition primitive.

Si toute trace de force dans les caractères, et de fierté dans les âmes (patrimoine que nous n'avons pas encore dissipé entièrement), venait à s'effacer, alors nos institutions politiques et les ressorts de notre mécanisme social atteindraient sans doute à la perfection de ceux des Chinois. Quelque voisine ou éloignée que soit l'époque de la disparition entière des habitudes et des sentimens que nous ont transmis nos ancêtres, c'est toujours avec un plaisir bien vif que nous nous reportons en imagination dans leurs forêts et dans les vastes salles de leurs donjons; leur âge est pour nous l'âge héroïque; nous sommes plus à l'aise dans leurs sombres manoirs que dans les

temples de la Grèce. On dirait même que les institutions et les opinions des peuples civilisés de l'antiquité n'ont jamais pu se bien fondre avec celles de nos pères. Sans doute ils répondirent long-temps aux apôtres du christianisme ce qu'*Ossian* disait à *Paadruig* (saint Patrice) : « Si Carril et Gaul, si mon fils Oscar étaient encore dans le pays des vivans, le Dieu de gens comme toi ne saurait élever des murs assez hauts pour vous protéger contre leurs bras; je désire aller retrouver Fingal dans sa nuée, je n'irai point auprès du Dieu des fils de la faiblesse (1). » Quelle tâche et quel événement que d'avoir greffé les arbres des plus beaux climats de la terre sur le triste sapin du nord! La religion chrétienne pouvait seule opérer ce prodige.

Les comtes *d'Unspunnen* étaient de puissans seigneurs; la vallée d'Unterseen, celles de Grindelwald et de Lauterbrunnen leur appartenaient. Leur race, dont l'histoire est enveloppée de ténèbres, s'éteignit de bonne heure, et une partie considérable de leurs vastes possessions passa, dans le treizième siècle, au pouvoir des moines d'*Interlachen*, et, en 1515, sous la domination bernoise. L'empereur Albert s'en était momentanément emparé.

On se rend à ces ruines d'*Unterseen* par un chemin très-pittoresque, qui serpente dans de magnifiques prairies, sous l'ombrage des plus beaux noyers de la Suisse. *Unspunnen* est situé à une très-petite lieue d'*Interlachen*, sur une colline boisée, dont la hauteur, assez considérable, ne peut être appréciée, à cause des objets gigantesques qui l'environnent de toute part.

Les masures qui ont échappé à la destruction consistent en une tour semi-circulaire, adossée à une autre tour carrée et plus élevée; des sapins des plus fortes dimensions ont à toutes les hauteurs pris racine dans les crevasses du mur. On croit avoir retrouvé l'ancienne prison dans une ouverture assez large, qui est située dans la tour ronde, et paroît avoir eu une trentaine de pieds de profondeur, autant que les décombres dont elle est remplie ont permis de la mesurer.

La place qu'on voit au premier plan sert, depuis quelques années, de théâtre à la fête des Bergers. Le 17 août, jour consacré à la mémoire de *Berthold*, cinquième duc de Zäringue, et fondateur de la ville de Berne, les pâtres se rendent ici de toutes les vallées de l'Oberland, et même des districts voisins, pour se disputer le prix de la lutte, de la course, du saut, du tir, du chant, de la cornemuse et de deux exercices qui consistent à jeter des œufs dans un panier sans les casser, et à lancer à plusieurs pieds des pierres d'un poids énorme. A la fête de l'année 1808 douze bergers des Alpes saisirent chacun à leur tour une pierre pesant 185 livres, la tinrent d'une main élevée au-dessus de leur tête, et lui firent ensuite décrire un arc, en la jetant à la distance de huit jusqu'à dix pieds. Des étrangers de tous les pays de l'Europe étaient présens, quelques-uns distingués par leur rang ou par leur célébrité. On y voyait le prince royal de Bavière, mesdames de Staël, Récamier, et Lebrun, si connue par son talent pour la peinture. Tous rendirent hommage à la mémoire des trois fondateurs de la liberté helvétique, dont l'an 1808 était le cinquième jubilé, et les anciens sentimens de fraternité entre les Suisses de toutes les classes et de tous les cantons

(1) Voyez Thomas Hill's *ancient Erse poems*; et *Müller*, Vol. IV, p. 220.

semblèrent revivre avec plus de force que jamais en présence de ces illustres étrangers. Une dame allemande, célèbre par des ouvrages que distinguent la richesse de l'imagination et l'énergie du style, madame *Harmès*, avait composé, pour la fête des Bergers, un chant patriotique qui fut entonné avec enthousiasme par tous les convives.

Un des témoins de cette fête, qui en était en même temps un des principaux ornemens, en a fait une description digne, et de son objet, et des sentimens qui animaient les spectateurs. Nous avons été assez heureux pour qu'on nous la communiquât, et nous nous flattons que l'auteur nous pardonnera d'avoir succombé à la tentation de faire partager à nos lecteurs le plaisir qu'elle nous a causé, en lui en offrant ici quelques passages. « Le soir qui précéda la fête on alluma des feux sur les montagnes ; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse se donnèrent le signal de leur sainte conspiration. Ces feux, placés sur les sommets, ressemblaient à la lune lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant spectacle que notre monde puisse encore offrir. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'*Unspunnen*, autrefois possédé par *Berthold*, le fondateur de Berne, en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux, et les montagnes qui, pendant la nuit, ressemblaient à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer. Le jour de la fête le temps était doux, mais nébuleux; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillemens ressemblaient, dans l'éloignement, à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête ; mais, quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs. Cependant, s'il est une joie de l'âme assez pure pour ne pas provoquer le sort, c'était celle-là.

» Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé. Une musique agréable l'accompagnait; les magistrats paraissaient à la tête des paysans; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton ; les hallebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés comme on l'était il y a cinq siècles, lors de la conjuration du Rütli. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si pacifiques, qui avaient pour gardiens des vieillards. Les vieux temps étaient représentés par ces hommes, âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles. Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, puisque cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au milieu de la fête, comme dans ces jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

» Enfin les jeux commencèrent, et les hommes de la vallée et les hommes de la

montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles. La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes; mais la guerre ne se fait qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvemens même de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les masses, et que le genre humain semble dirigé, comme la nature inanimée, par des lois mécaniques.

» Après que les jeux furent terminés, et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers sur le bonheur présent de la Suisse, et sur la reconnaissance qu'elle devait à la médiation qui le lui a conservé.

» On faisait passer à la ronde, pendant le repas, des coupes en bois, sur lesquelles étaient sculptés *Guillaume Tell* et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance, et le patriotisme du bonheur s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

» *Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les montagnes aussi verdoyantes: quand toute la nature sourit, le cœur seul de l'homme pourrait-il n'être qu'un désert?*

» Non sans doute il ne l'était pas, il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentimens les plus purs. Un pays pauvre, d'une étendue très-bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitans, comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre, et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis six siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception, quand l'ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle: toujours elle les respecte, les imite et les recommence. La simplicité des mœurs, l'attachement aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre rapprochent de nous le passé, et nous rendent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble qu'un seul moment, dont la durée est de plusieurs siècles. La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours: puisse-t-il n'être point interrompu! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille; l'Helvétien les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble et les citoyens et les enfans.

» Ce n'est pas une nation poétique que les Suisses, et l'on s'étonne, avec raison, que l'admirable aspect de leur contrée n'ait pas enflammé davantage leur imagination. Toutefois un peuple religieux et libre est toujours susceptible d'un genre d'enthousiasme, et les occupations matérielles de la vie ne sauraient l'étouffer entièrement. Si l'on en avait pu douter, on s'en serait convaincu par la fête des Bergers. »

C'est dans les cachots du château d'*Unspunnen* que cinquante citoyens distingués de la vallée de Hasli languirent pendant deux ans, jusqu'au moment où les Bernois les délivrèrent. *Jean de Weissenburg*, dont la résidence héréditaire et primitive

était Weissenburg, dans le Niedersiebenthal, exerçait les fonctions de bailli du Hasli pour l'empereur. Ayant arbitrairement augmenté les contributions que les habitans payaient à l'Empire, les gens d'Oberhasli sollicitèrent les secours de leurs voisins d'Unterwalden, à l'effet de contraindre le bailli, par la force des armes, à se désister de ses injustes demandes. Malheureusement, au lieu d'arriver au moment convenu devant le château d'*Unspunnen*, les citoyens d'Unterwalden, qui avaient promis de s'y rendre par la vallée de Habcheren, se firent attendre; et les Haslois, attaqués avant qu'ils pussent être secondés par leurs alliés, succombèrent sous des forces supérieures. Dix-huit d'entre eux restèrent sur le champ de bataille, cinquante tombèrent au pouvoir du bailli, et les autres se retirèrent désespérés d'avoir manqué leur coup, et d'être obligés de laisser leurs compatriotes entre les mains de Weissenburg. Au bout de deux ans, toute tentative en faveur des détenus ayant été infructueuse, *Werner de Resti* (1), leur landammann, s'adressa aux Bernois, et les supplia, au nom de leur ancienne amitié, d'armer leurs bras pour les Haslois qui gémissaient dans les cachots d'*Unspunnen*; il ajouta que, si les prisonniers étaient délivrés par leur valeur, Hasli ne reconnaîtrait jamais d'autre bailli d'Empire dans ses hautes vallées, que la ville de Berne.

Les Bernois, auxquels le baron de Weissenburg avait déjà donné des sujets de mécontentement, se rendirent avec empressement aux vœux de Werner de Resti. Ils parurent devant *Unspunnen*; le baron ouvrit son donjon, les prisonniers furent mis en liberté; et les Bernois, fidèles au respect dû à la propriété, en se chargeant des fonctions de bailli d'Oberhasli, remboursèrent à Jean de Weissenburg le prix qu'il avait lui-même payé à l'empereur lorsqu'il fut nommé à cette magistrature. La constitution démocratique d'Oberhasli fut maintenue pour l'administration intérieure du pays, et il fut convenu que le landammann serait choisi parmi les indigènes, que la haute justice serait exercée au nom de l'Empire, et que la ville de Berne recevrait pour sa protection un tribut de 50 liv. annuellement (2); il fut encore stipulé que le pays de Hasli lui prêterait secours dans les guerres qu'elle aurait à soutenir. Quant à Jean de Weissenburg, les Bernois se contentèrent de suspendre publiquement dans leur chef-lieu les clés de son principal castel (de Wimmis); lui-même il conserva toutes ses propriétés, fut reçu bourgeois de Berne, et prit une part active aux affaires publiques. Une victoire obtenue par les bienfaits leur parut la plus désirable et la plus sûre. De cette époque date, pour le pays de Hasli, l'heureuse alliance des principes aristocratiques de la noblesse bourguignone, qui fonda la ville de Berne, avec les habitudes démocratiques des pâtres de l'Oberhasli, alliance qui est peut-être unique dans l'histoire des nations, et qui, pendant des siècles, procura à une des peuplades les plus distinguées des hautes Alpes un repos et un bonheur sans nuage comme sans exemple sur la terre.

---

(1) D'une des plus anciennes familles de la race de ces Suisses qui sortirent du nord d'après des traditions dont nous parlerons plus bas.

(2) La convention qui fixa les rapports de la république de Berne avec le pays de Hasli, et qui détermina les conditions et le prix de la protection qu'elle lui accordait comme représentant l'Empire, ancien suzerain de toutes les hautes vallées de la Suisse, est de 1354. Les avoyer et conseil des deux-cents et de la commune de Berne y donnent aux hommes de Hasli le titre d'*Eidgenossen* ou confédérés. Voyez *Müller*, liv. II, chap. II, pag. 67 du 2e Vol. « Der Sieg durch Wohlthun schien der sicherste. »